

170, BOULEVARD DU MONTPARNASSE  
75014 PARIS - FRANCE  
TÉL. 320.36.20  
C. C. P. 1248-74 N PARIS

D 428 BRESIL: SERGIO FLEURY ET WILHELM REICH

La lettre du commissaire Fleury à l'Association française "Action des chrétiens pour l'abolition de la torture" (ACAT) a étonné plus d'un lecteur (cf. DIAL D 411). Au Brésil aussi cet échange de correspondance a été rendu public et a provoqué le même étonnement. Si le journal "O Estado de São Paulo" a, pour sa part, publié l'intégralité des deux lettres, le journal de Rio "Jornal do Brasil" n'a par contre publié que la réponse du commissaire Fleury.

Dans sa lettre à l'ACAT, le commissaire Fleury parlait d'un "livre que j'ai beaucoup aimé mais que je ne vous recommande pas parce que je constate que vous n'avez pas les mêmes goûts!" Ce livre c'est "Ecoute, petit homme!", de Wilhelm Reich (traduction française parue à Paris sous ce titre, en 1974, Coll. Petite Bibliothèque Payot. Traduction brésilienne parue sous le titre "Escuta, Zé Ninguém!").

On pourrait s'étonner qu'un commissaire de police au Brésil fasse ses délices de la lecture d'un livre écrit par l'un des deux maîtres à penser (Marcuse étant le second) des "Soixante-huitards" français et des gauchistes brésiliens, surtout quand on sait que ces derniers ont été spécialement pourchassés par la police brésilienne. Ce n'est pourtant là qu'un paradoxe apparent.

Quand Wilhelm Reich écrivait son pamphlet contre le "petit homme", c'est-à-dire l'homme de la rue, le mouton du troupeau, l'individu qui hurle avec les loups, il ne faisait, dans son esprit, que répliquer "au commérage et à la calomnie" (p. 9) et exprimer son indignation envers celui qui "admire ses ennemis et assassine ses amis" (p. 9). Les propos de Wilhelm Reich "s'insurgent contre la prétention cachée et méconnue de la peste émotionnelle de décocher, à partir d'une embuscade bien protégée, des flèches empoisonnées au chercheur penché sur son travail" (p. 11).

Comment le commissaire Fleury, recevant la lettre de l'ACAT alors qu'il était en train de lire ce livre, ne se reconnaît-il pas dans l'image du génie incompris, tel que le disciple de Freud se présentait? A "la vérité sexuelle" le commissaire Fleury substitue "la vérité sociale", celle de la nécessaire protection de la société - y compris contre elle-même - par le double combat contre la délinquance et la subversion.

Les extraits du livre "Ecoute, petit homme!" que nous donnons ci-dessous et qui ont retenu l'attention de M. Sergio Fleury, éclairent d'un jour saisissant l'esprit et la lettre de la réponse du commissaire à l'ACAT.

Faut-il rappeler au lecteur que Wilhelm Reich a fini ses jours en prison et qu'il était devenu fou?

(Note DIAL)

D 428-1/7

N.B.: Les textes de W. Reich, ici reproduits, sont ou bien recopiés textuellement ou évoqués par M. Fleury. Le lecteur comparera avec le texte de sa lettre (DIAL D 411)

## I-LE PORTRAIT DE REICH DANS LEQUEL M. FLEURY PEUT SE RECONNAITRE

La grandeur du grand homme:

"Tu te distingues par un seul trait <sup>(1)</sup> des hommes réellement grands: le grand homme a été comme toi un petit homme, mais il a développé une qualité importante: il a appris à voir où se situait la faiblesse de sa pensée et de ses actions. Dans l'accomplissement d'une grande tâche il a appris à se rendre compte de la menace que sa petitesse et sa mesquinerie faisaient peser sur lui. Le grand homme sait quand et en quoi il est un petit homme. Le petit homme ignore qu'il est petit et il a peur d'en prendre conscience. Il dissimule sa petitesse et son étroitesse d'esprit derrière des rêves de force et de grandeur d'autres hommes." (p. 17)

Le courage du grand homme:

"Je prétends être un combattant de la pureté et de la vérité. Et voilà que j'hésite à l'instant même où je m'appête à te dire la vérité sur toi, parce que j'ai peur de toi et de ton attitude face à la vérité. Te dire la vérité met ma vie en danger. La vérité apporte aussi le salut, mais elle est la proie de toutes les bandes. Si ce n'était pas le cas, tu n'en serais pas là et tu serais un autre homme!

Mon esprit me dit: dis la vérité quoi qu'il t'en coûte. Le petit homme en moi-même me dit: c'est stupide d'encourir le courroux du petit homme, de se mettre à sa merci. Le petit homme ne tient pas à apprendre la vérité sur lui-même. Il ne tient pas à assumer la grande responsabilité qui est la sienne. Il tient à rester un petit homme ou à devenir un petit grand homme. Il voudrait s'enrichir, atteindre au rang de leader politique, être nommé Président des Anciens combattants ou secrétaire général de l'Union pour le relèvement de la moralité publique." (p. 19-20).

L'humilité du grand homme:

"Le petit homme en moi me dit: "Tu es devenu un grand homme, on te connaît en Allemagne, en Autriche, en Scandinavie, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, en Palestine, etc. Les communistes t'ont fait la guerre. Les "gardiens des valeurs culturelles" te détestent. Tes étudiants te témoignent de la sympathie. Tes anciens malades t'admirent. Les pestiférés sont à tes trousses. Tu as écrit douze livres et cent cinquante articles sur les misères de la vie, sur les misères du petit homme. Tes découvertes et tes théories sont enseignées dans les universités; d'autres grands hommes, qui partagent ta grandeur et ton isolement, disent que tu es un très grand homme (...). Tu as assez travaillé! Tiens-toi tranquille et poursuis tes recherches sur les lois du fonctionnement de la vie!" Voilà ce que dit le petit homme en moi qui a peur du petit homme que tu es!" (p. 21-22).

La foi du grand homme:

"Pour ne plus être l'esclave d'un seul maître et devenir celui de n'importe qui, il faut d'abord se débarrasser de l'opresseur individuel, mettons du tsar. Or, on ne saurait accomplir ce meurtre politique sans un idéal de liberté et sans mobiles révolutionnaires. On fonde donc un parti révolutionnaire de libération sous la conduite d'un homme réellement grand, mettons Jésus, Marx, Lincoln ou Lénine. Le vrai grand homme prend très au sérieux ta liberté. Pour te l'assurer sur le plan pratique, il est obligé de s'entourer d'une nuée de petits hommes, d'aides et d'hommes de main, puisqu'il ne peut accomplir tout seul cette oeuvre gigantesque. D'autre part, tu ne le comprendrais pas et le laisserais tomber s'il ne s'entourait pas de petits grands hommes. Mais grâce à ces

petits grands hommes, il conquiert pour toi le pouvoir ou une vérité, ou une foi plus vraie et plus authentique. Il écrit des évangiles, il édicte des lois libératrices et il compte sur ton aide et sur ton sérieux. Il t'arrache à ton borbier social. Pour retenir à ses côtés tant de petits grands hommes, pour s'assurer ta confiance, le vrai grand homme doit sacrifier peu à peu sa grandeur qu'il n'a pu conserver que dans la solitude spirituelle la plus absolue, loin de toi et de ton existence bruyante, en maintenant pourtant un contact étroit avec ta vie. Pour te conduire, il doit accepter que tu le transforme en un dieu inaccessible." (p. 23-24).

## II- THEMES DE LA LETTRE DE M. FLEURY A L'ACAT

### 1) La peur du petit homme et son masque:

"D'innombrables fois je t'ai vu nu, physiquement et psychiquement, sans masque, sans carte de membre d'un parti politique, sans ta "popularité". Nu comme un nouveau-né, comme un feld-maréchal en caleçon. Tu t'es lamenté devant moi, tu as pleuré, tu m'as parlé de tes aspirations, de ton amour et de ton chagrin. Je te connais et te comprends. Je vais te dire comment tu es, petit homme, car je crois sérieusement en ton grand avenir. Il est à toi, sans doute! Ainsi, ce qu'il faut en premier lieu, c'est te regarder toi-même. (...) Tu as peur de te regarder, tu as peur de la critique, petit homme, tout comme tu as peur de la puissance qu'on te promet. Tu n'as aucune envie d'apprendre comment utiliser cette puissance." (p. 16-17).

"Halte-là, petit homme! (...) Tu es venu en ce monde par accident, et tu le quitteras sans crier gare. Tu hurles parce que tu as peur. Tu sens ton corps qui se raidit, qui se dessèche. Voilà pourquoi tu as peur et appelles la police. Mais ta police n'a aucune prise sur ma vérité." (p. 66).

"Tu trembles de peur que je ne puisse révéler ta vraie nature, telle que je l'ai vue dans mon cabinet médical. C'est pourquoi tu essaies de m'imputer à tort quelque crime politique pour me faire mettre en prison pour des années. Je te connais, petit homme. Si tu es par hasard un représentant du Ministère Public, c'est ton dernier souci de protéger la loi ou le citoyen; ce que tu cherches c'est un "cas" te permettant de prendre de l'avancement. Voilà à quoi rêve un petit procureur de la République!" (p. 67).

### 2) L'hypocrisie de la critique:

"Tu te permets, petit homme, aveuglé par ta dégénérescence incommensurable, d'appeler "anormal" un homme franc et simple, parce que tu te prends pour le prototype de l'homme normal, pour l'"homo normalis". Tu lui appliques les critères de tes misérables "normes" et tu conclus qu'il en dévie. Tu ne te rends pas compte, petit homme, que c'est toi qui le chasses, lui qui est plein d'amour et de serviabilité, de toutes les réunions, que ce soit au café ou dans un palais, parce que tu y rends l'atmosphère irrespirable. Qui a fait de lui ce qu'il semble être après des décennies de souffrances indicibles? Toi, ta légèreté, ton étroitesse d'esprit, tes faux raisonnements, tes "axiomes inébranlables" qui ne résistent pas à dix années d'évolution sociale." (p. 34).

"Après avoir relégué le grand homme dans la solitude, tu as oublié le mal que tu lui as fait. Tu as continué à débiter des sottises, à commettre de petites vilénies, à lui asséner des coups. Tu as tout oublié. Mais c'est le propre du grand homme de ne pas oublier: il ne songe pas à se venger, mais il tente D'EXPLORER LES CAUSES DE TA BASSESSE. Je sais que cette manière de faire dépasse également ton entendement." (p. 36).

"Tu te tiens sur la tête et tu t'imagines que tu avances en dansant vers le royaume de la liberté. Tu te réveilleras de ce rêve trop haut, petit homme, et tu te retrouveras impuissant, à même le sol. Tu voles là où l'on donne, tu donnes là où l'on vole. Tu as confondu la liberté d'opinion et de critique avec le droit de tenir des propos irresponsables, de faire de mauvaises plaisanteries. Tu veux critiquer, mais tu n'admet pas qu'on te critique: c'est pourquoi on te houspille et on te canarde. Tu veux toujours attaquer sans t'exposer toi-même aux attaques des autres. C'est pourquoi tu te tiens toujours en embuscade." (p. 96-97).

"Tu te précipites sur l'homme généreux, sur celui qui distribue joyeusement ses biens, pour le spolier, mais c'est toi le pervers et le corniaud et tu infliges à l'homme généreux ces noms. Tu te gorges de son savoir, de son bonheur, de sa grandeur, mais tu ne peux digérer ce que tu as englouti. Tu le rechies aussitôt et la puanteur est épouvantable." (p. 115).

### 3) Le manque de virilité des petits hommes:

"Voilà comment tu es, petit homme! Tu es capable de ramasser, de dévorer et de puiser, mais tu es incapable de créer. C'est pourquoi tu es ce que tu es, c'est pourquoi tu passes ta vie dans un bureau devant une machine à calculer ou devant une planche à dessin, à t'ennuyer à mort, ou affublé d'une camisole de force conjugale, ou à instruire des enfants que tu détestes." (p. 61-63).

"Tu ignores que tes petites patentes peuvent tout au plus me gêner un peu, mais qu'elles sont incapables d'arrêter mon oeuvre. Tu ignores que je suis célèbre dans le monde entier pour avoir découvert ta peste émotionnelle et ton énergie vitale; que pour prétendre me contrôler il faut d'abord en savoir plus long que moi.

Parlons de ton vertige de la liberté. Personne ne t'a jamais demandé, petit homme, pourquoi tu étais incapable de conquérir la liberté et pourquoi tu l'as aussitôt vendue à quelque nouveau maître si d'aventure tu as pu y accéder. "Ecoutez-moi ça! Il ose douter de la révolution des prolétaires de tous les pays et de la démocratie! A bas le révolutionnaire et le contre-révolutionnaire!" Ne perds pas tes nerfs, petit Führer de tous les démocrates et prolétaires du monde! J'estime que ta liberté future réelle dépend bien plus de la réponse à donner à cette seule question que de centaines de "résolutions" votées par tes Congrès du Parti." (P. 71-72).

### 4) La haine envers celui qui dit aux gens la vérité

"Tu ne peux rien faire contre ma vérité, petit homme! Tout ce que tu peux faire c'est de me tuer, comme tu as tué tes autres amis, Jésus, Rathenau, Karl Liebknecht, Lincoln et j'en passe. Tu peux me "descendre", comme on dit vulgairement. Mais à la fin, c'est toujours toi-même qui "descends"." (p. 65).

"Tu n'oses me regarder dans les yeux quand tu m'accuses en public d'immoralité. Car tu sais fort bien qui de nous deux est immoral, pervers, obscène. Quelqu'un a dit un jour que parmi ses nombreuses connaissances un seul homme n'a jamais fait une plaisanterie scabreuse, et cet homme c'était moi. Tu as beau être un représentant du Ministère Public, un juge ou un chef de la police, petit homme, je connais tes petites gauloiseries et je sais d'où tu les tires. Aussi ferais-tu mieux de te taire! Tu réussiras peut-être à prouver que je dois cent dollars à mon percepteur, que j'ai traversé la frontière d'un Etat des U.S.A. en compagnie d'une femme, que j'ai parlé gentiment à un enfant dans la rue. Dans ta bouche, chacune de ces accusations prend un accent particulier, l'accent de la bassesse la plus obscène et la plus équivoque. Et comme c'est tout ce que tu sais, tu t'imagines que je suis comme toi: or, je ne te ressem-

ble pas et je ne t'ai jamais ressemblé en cette matière, petit homme! Peu importe que tu le croies ou non; toi, tu as un revolver, moi j'ai la science! A chacun son rôle!" (p. 67-68).

"Tais-toi, petit homme. Ta vie est trop misérable. Je n'ai pas l'intention de te sauver, mais je terminerai mon discours, même si tu approches, revêtu de la chemise et du masque du bourreau, une corde dans ta main sanglante, pour me pendre. Tu ne peux me pendre, petit homme, sans te pendre toi-même haut et court. Car je suis ta vie, ta sensation du monde, ton humanité, ton amour, ta joie créatrice. Non, tu ne peux m'assassiner, petit homme! Autrefois, j'avais peur de toi, de même que j'étais à ton égard trop confiant. Mais je me suis élevé au-dessus de toi, et je te vois dans la perspective des millénaires, en avançant et en reculant dans l'ordre du temps." (p. 98).

#### 5) La fausse liberté

"Pendant des siècles, tu suivras le rodomont, tu seras sourd et aveugle quand LA VIE, quand TA VIE fera appel à toi. Car tu as peur de la vie, petit homme, très peur. Tu l'assassineras au nom du "socialisme", de l'Etat, de "l'honneur national", de la "gloire de Dieu". Mais il y a une chose que tu ne sauras pas, que tu ne voudras pas savoir: que tu es le propre artisan de ton malheur, que tu le produis tous les jours, que tu ne comprends pas tes enfants, que tu leur brises les reins avant même qu'ils aient la force de se tenir debout; que tu voles l'amour; que tu prends un chien pour être toi aussi le "maître" de quelqu'un. Ainsi, tu feras fausse route pendant des siècles, en attendant de mourir de misère sociale avec les masses, et cela jusqu'à ce que la première lueur de compréhension se fasse jour en toi-même." (p. 91-93).

"Après la débâcle allemande, je t'ai trouvé à moitié mort de faim dans un parc. Tu me disais que le "Secours Rouge" de ton parti avait refusé de t'aider, parce que tu avais perdu ta carte de membre. Vos Führer de tous les gens affamés distinguent donc entre des affamés rouges, blancs et noirs. (...) Partout où tu as installé tes petits Führer, on exploite mieux qu'il y a cent ans tes forces vives, on pousse plus loin le mépris brutal de ta vie, on fait fi de tous tes droits." (p. 95).

#### 6) Le respect du peuple

"Tu n'es pas le peuple, petit juge; c'est toi qui méprises le peuple, car tu ne songes même pas à défendre les droits du peuple; ce qui seul t'intéresse, c'est ta carrière. Cela, beaucoup de grands hommes te l'ont dit; mais évidemment, tu ne les as jamais lus. Je respecte le peuple, car je prends d'énormes risques en lui disant la vérité. Je pourrais jouer au bridge avec toi ou raconter des plaisanteries "populaires". Mais je ne m'assieds pas avec toi à la même table. Car tu es un mauvais défenseur de la "Déclaration des Droits du Citoyen"." (p.103).

#### 7) La solitude des grands hommes

"Tous les grands hommes se retrouvent donc seuls. Près de toi, petit homme, il n'est pas facile de penser. Il est possible de réfléchir sur toi, mais non avec toi. Car tu étrangles toute pensée vraiment novatrice." (p. 38).

"Je n'ai aucun mépris pour toi et je ne te voue aucune haine, mais je n'ai rien non plus de commun avec toi." (p. 48).

"Tu ne sais pas ce que je veux dire, petit homme? Je vais te l'expliquer: le chercheur travaille durement, sans relâche, pendant dix, vingt, trente années, penché sur sa science, sa machine, son idée sociale. Il porte tout seul le fardeau pesant de la nouveauté. Il souffre de tes sottises, de tes petites idées et de la médiocrité de tes idéaux, il doit s'en pénétrer, les analyser pour les remplacer à la fin par ses réalisations. Dans ce domaine, tu ne lui es d'aucun secours. Bien au contraire. Tu ne dis pas: "Je vois, cher ami, ton dur labeur. Et je sais que ton travail a pour objet ma machine, mon enfant, ma femme, mon ami, ma maison, mes champs, en vue de les rendre meilleurs. Pendant des années, j'ai souffert de telle ou telle insuffisance, j'étais incapable d'y remédier. Puis-je t'aider à m'aider?" Non, petit homme, tu ne voles jamais au secours de ton sauveur. Tu joues aux cartes, tu hurles à un match de boxe professionnelle, ou bien tu accomplis ta morne tâche dans un bureau ou au fond d'une mine. Mais tu ne viens jamais prêter main-forte à ton sauveur." (p. 57-58).

"Beaucoup de grands hommes solitaires n'ont cessé de te répéter ce que tu dois faire! Tu as sans cesse déformé leurs doctrines, tu les as réduites en miettes et anéanties. Tu les as prises par le mauvais bout, tu t'es accroché à de minces erreurs et tu les as adoptées comme règles de vie." (p. 83).

"Ainsi, j'ai dit que j'allais prendre congé de toi. Cette décision, je l'ai prise après des années de réflexion et d'innombrables nuits blanches. Bien sûr, les futurs Führer de tous les prolétaires ne font pas tant d'embarras. Aujourd'hui ils sont tes chefs, demain ils seront des scribouillards apathiques dans la rédaction d'une quelconque feuille de chou. Ils changent d'opinion comme de chemise. Ce n'est pas là mon genre. Je continue de me faire du souci pour toi et ton avenir. Mais comme tu es incapable de respecter quelqu'un vivant auprès de toi, je dois prendre mes distances. Tes petits-enfants seront les héritiers de mes peines. Je le sais." (p. 111).

REPRISE

III- L'ALLEGORIE DE L'AIGLE DANS LA LETTRE DE M. SERGIO FLEURY

"Sais-tu, petit homme, ce que ressent un aigle qui a couvé des œufs de poule? Tout d'abord, il pense qu'il va faire éclore de petits aigles qu'il élèvera et dont il fera de grands aigles. Mais les petits aigles se révèlent bientôt de petits poussins. L'aigle, désespéré, veut néanmoins en faire des aigles. Mais il ne voit autour de lui que des poules qui caquettent. Alors, l'aigle a beaucoup de peine à réprimer son désir de dévorer tous ces poussins, toutes ces poules. Ce qui le retient, c'est le faible espoir que parmi tous ces poussins se trouvera peut-être un petit aigle qui, en grandissant, deviendra un grand aigle comme lui-même, explorant à partir de son aire de nouveaux mondes, de nouvelles idées, de nouvelles formes de vie. C'est ce faible espoir qui empêche l'aigle triste et solitaire de dévorer les poussins et les poules. Mais ces derniers ne se rendent même pas compte que c'est un aigle qui les élève. Ils ne remarquent même pas qu'il vit sur une aiguille de rocher, au-dessus des vallées brumeuses et sombres. Ils se contentent de manger ce que l'aigle leur apporte au nid. Ils se réchauffent et se mettent à l'abri sous ses ailes chaudes quand sévissent l'orage et la tempête qu'il brave sans la moindre protection. Quand l'ouragan souffle trop fort, ils se sauvent et lui lancent de loin de petits cailloux aigus pour le blesser. Quand l'aigle voit cette méchanceté, son premier réflexe est de les anéantir. Mais en réfléchissant il finit par les prendre en pitié. Il ne perd pas l'espoir que parmi les poussins caquetants, picotants et myopes, il se trouvera un petit aigle capable de devenir un jour un grand aigle comme lui.

L'aigle solitaire n'a jamais abandonné cet espoir. Et il continue de couvrir des petits poussins.

Tu refuses d'être un aigle, petit homme, c'est pourquoi tu es la proie des vautours. Tu as peur des aigles, tu préfères le grand troupeau; c'est pourquoi tu te fais manger avec le grand troupeau. Car quelques-unes de tes poules ont couvé des oeufs de vautour. Les vautours deviennent tes Führer s'acharnant contre les aigles qui voulaient te conduire vers un avenir meilleur. Les vautours t'apprennent à te contenter de charognes et de quelques rares grains de blé. Ils t'apprennent en outre à crier "heil, grand Vautour!" Et voilà que toi et ceux qui te ressemblent meurent, et tu as toujours peur des aigles qui couvent tes poussins." (p.79-82).

#### IV- CONCLUSION

"Ainsi, j'en arrive à la conclusion de mon discours, petit homme. J'aurais pu continuer, indéfiniment. Mais si tu as lu mes propos avec attention et loyauté, tu as compris aussi dans quel domaine tu n'es qu'un petit homme, même si je ne l'ai pas précisé. Car tes actions et tes pensées mesquines révèlent partout la même mentalité. Quel que soit le mal que tu m'as fait ou que tu me feras, que tu me glorifies comme un génie ou que tu m'enfermes dans un asile d'aliénés, que tu m'adores comme ton sauveur ou que tu me pendes comme espion, tôt ou tard la nécessité t'apprendra que j'ai découvert les lois de la vie, mettant ainsi entre tes mains un instrument grâce auquel tu pourras diriger ta vie d'une manière consciente, comme tu as su diriger jusqu'ici seulement tes machines. J'ai été l'ingénieur fidèle de ton organisme." (p. 152-153).

---

Abonnement annuel: France 160 F - Etranger 185 F (voie normale)  
(par avion: tarif sur demande)

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441